

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre XII

La capitale m'attirait prodigieusement par sa vie plus large et plus libre, son mouvement, ses distractions, sa bonne humeur apparente qui contrastait avec la gravité endormie de la province, mais elle ne produisit jamais en moi un tel effet d'attraction que cette fois-là, sans doute parce que je voyais déjà approcher l'heure où j'entreprendrais sa conquête. Je marchais sur ses trottoirs d'un pas ferme de propriétaire, et me sentais plus familiarisé que jamais avec ce tourbillon qui, au début, m'étourdissait, me déconcertait. Une nouvelle vie, qui excitait mon orgueil, semblait commencer pour moi et, le front haut, je regardais la ville comme une chose à moi.

« *Suis-je un provincial ?* » me demandais-je en passant par ces rues animées qui, dix ou vingt ans plus tard, allaient devenir tumultueuses. Et cette épithète de provincial signifiait-elle que cela ne m'appartenait pas comme au meilleur d'entre les meilleurs ? Le premier étourdissement

passé, je me trouverais là chez moi, comme tous ceux de l'intérieur qui ont triomphé et qui ne maintiennent que par politique l'antagonisme national. Qu'est-ce que le « *porteño* » si ce n'est la somme des meilleurs efforts de tout le pays ? Depuis 1880, les provinciaux s'amusez davantage à Buenos Aires que les Buenosairiens, de même que les Parisiens s'amusez moins à Paris que les étrangers. Buenos-Aires est un but, je veux l'atteindre, et nous devons tous vouloir l'atteindre, même par égoïsme, parce que nous collaborons tous ou avons collaboré à sa réalisation. Une capitale qui englobe le cinquième de la population d'un pays et qui, cependant, vit dans l'abondance, le luxe, la splendeur, n'est-ce pas merveilleux ?

La ville de province reste loin, très loin, là-bas, derrière, et le souvenir de Maria lui-même s'estompe comme quelque chose qui entre dans l'éloignement. Le grand homme de l'intérieur allait être le grand homme de la capitale, contemplant son importance sans effort, conduit par le cours naturel des choses ... Mais, et si le Président ... Non ! il n'y avait rien à craindre : il me donnerait son aval, car il savait que je

l'avais servi et que je le servirais inconditionnellement tant qu'il occuperait le pouvoir. Après, il n'avait pas à se forger d'illusions. Ce qui était important pour lui, c'était de compter pendant son mandat sur des hommes éprouvés afin de se préparer à retourner dans les meilleures conditions possibles à la vie privée ... Mais, n'était-ce pas dangereux de lui parler de ce dont m'avait chargé frère Pedro ? Est-ce qu'il ne considérerait pas cela comme une faute de discipline ? Que pensait-il du divorce ? Désirait-il l'implanter réellement ? Bah ! il s'agissait de tâter le terrain avec habileté et de ne rien précipiter, en tenant compte, de plus, qu'une mesure si radicale n'était pas dans son tempérament.

J'allai le voir le lendemain et, quand je fis passer ma carte, il me reçut. C'était un homme jeune, d'aspect aimable, au regard doux et plein de bonté, très courtois et affable. Il parlait avec un certain accent provincial, qui ne manquait pas de grâce, et gesticulait avec vivacité quand il disait quelque chose d'intéressant, accentuant encore davantage les syllabes. Il s'habillait

bien, sans excès d'élégance, et ne portait pas sur lui de décoration. Il me tendit la main d'un geste franc et résolu, me fit asseoir à côté de lui sur un sofa, et entra immédiatement en matière, me demandant – comme si c'était un Guide de la Conversation des Présidents – comment les choses allaient dans ma province et comment se présenteraient les prochaines élections nationales.

J'exagèrai la paix et la tranquillité dont nous jouissions, la fidélité du peuple à son gouvernement, la richesse qui affluait de toutes parts, la situation florissante des banques, le progrès qui avançait vertigineusement. Quant aux élections, elles procureraient un nouveau triomphe à notre parti dont il était le si digne chef, quoique, entre les candidats il y en eut un ou plusieurs de peu de mérite.

- *Par exemple, lequel ?* – me demanda-t-il, surpris.

- *Par exemple, votre serviteur, Président* – lui dis-je en le regardant de côté pour surprendre son impression.

Il se mit à rire.

- *En voilà une modestie, mon ami !* –

me répondit-il – *Vous aurez un très beau rôle à la Chambre ... On m'a déjà écrit au sujet de votre candidature, qui me satisfait, car vous êtes un homme sur lequel on peut compter.*

- *Oh ! quant à cela ! ...*
- *Mais, dites-moi ce qui se passe là-bas. Que fait le gouverneur Correa ?*

Il y eut alors une longue conversation, lui questionnant, moi lui donnant des détails de tous genres, lui faisant des portraits, plus ou moins ressemblants de mes compatriotes influents, lui contant les dernières anecdotes et les derniers scandales. Il était curieux et il s'amusa beaucoup de cette chismographie politico-sociale que je maniais comme un maître. Je profitai de la circonstance pour l'informer de l'attitude du clergé et du parti catholique à l'annonce du projet de loi sur le divorce.

- *C'est incroyable comme les cléricaux nous attaquent ! – s'écria-t-il avec un geste violent et rougissant légèrement –. On n'a jamais vu cela ! ... Ils font de la politique jusque du haut de leur chaire, et il faut leur donner une*

leçon ... Ils sont trop orgueilleux et je ne veux pas que sous mon gouvernement il y ait quelqu'un qui se rie de moi.

- *Et ne croyez-vous pas, Président, qu'en les attaquant ainsi ils ne deviendront pas pires ? Si encore le projet était lancé sans l'appui ostensible du gouvernement ...*
- *C'est ce qui sera fait, précisément ... Je n'ai aucun intérêt important dans la loi. Mais, en sentant cette menace, ils comprendront que moi seulement puis la faire évanouir ou s'éloigner définitivement.*
- *De sorte que nos députés pourront voter selon leur idée ?*
- *Naturellement. Ce qui importe, c'est le débat, un grand débat qui occupe l'opinion. Préparez-vous, ami Herrera, car ce sera un joli début pour vous.*

Je sortis, rayonnant de joie, et courus à l'hôtel écrire à Correa, aux amis, pour leur communiquer que le Président m'avait sacré député. Toute crainte disparaissait : c'était comme si j'avais eu déjà mon mandat dans ma poche. J'écrivis aussi au Père Arosa en lui disant que tout s'était passé

selon nos désirs, et à la Espada, en lui demandant de lancer ouvertement ma candidature dans **Los Tiempos** sans attendre que le Comité me proclamât. Je me moquais de tous les comités, de tous les gouverneurs de province, de tous les candidats qui pouvaient se présenter.

Je passai à Buenos Aires une semaine délicieuse, courant d'un théâtre à une soirée, d'une visite à une promenade, d'un club à un thé féminin, dissipant l'argent comme on ne l'a dissipé qu'à cette époque délirante et magnifique que le mauvais sort vint interrompre, mais qui aurait pu être, sans l'intervention de la fatalité, le commencement d'une ère grandiose qui sembla recommencer dix ou quinze ans plus tard. Buenos Aires s'amusait avec turbulence, en dépit des sermons incendiaires de quelques journaux et sous la protection d'une police forte et admirablement organisée.

Quand je revins dans ma province, j'avais dépensé ce qui m'aurait suffi pour y vivre avec éclat pendant au moins six mois. Je m'en souciai peu. Mes terrains et mes maisons nouvelles

à Los Sunchos, tout en ne me donnant qu'une rente minime, prenaient chaque jour de la valeur et ne tarderaient pas à me constituer une fortune assez importante qui, bien utilisée dans les spéculations que Buenos Aires offrait d'une façon facile et sûre, feraient de moi en peu de temps un homme très riche. L'avenir m'était assuré ou, tout au moins, je le croyais.

Pour mieux l'assurer, suivant en cela l'habitude de l'époque, j'avais obtenu de l'argent des banques, non seulement de celle de la province, mais aussi de la Banque Nationale, parfois avec ma signature et plus souvent avec celle de quelques serviteurs de confiance, pour me mettre à l'abri de toute éventualité, et avec l'intention de ne suspendre les amortissements qu'en cas de force majeure. Pourquoi aurais-je permis à un hasard de me ruiner lorsque beaucoup d'autres, dans une situation politique moins bonne, ne couraient aucun risque à se servir de tout l'argent dont ils avaient besoin ? Ces sommes me permettaient de bâtir, de spéculer, d'augmenter le nombre et l'extension de mes propriétés ...

De retour à la ville, ma première visite fut pour Maria qui me reçut, comme au départ, amicalement, mais froidement, avec une réserve qu'elle s'efforçait à la fois de maintenir et de dissimuler. Elle était évidemment en garde ; mais contre quoi ? Il y a des mystères incompréhensibles dans l'âme féminine.

Frère Pedro, que j'allai voir tout de suite, m'assomma de questions et ne se tranquillisa que lorsque je lui dis ce que se proposait le Président : les menacer pour leur montrer ensuite ses bons principes et les attirer de son côté ou, tout au moins, les neutraliser dans la féroce campagne d'opposition qui s'ouvrait alors.

- Bien, très bien ! Mais il n'atteindra ni un objectif ni l'autre, ni la loi, ni ce qu'il se propose avec cet épouvantail. On ne peut pas allumer un cierge à Dieu et un autre au diable, et ses prétentions prouvent qu'il est aussi hérétique qu'avant.

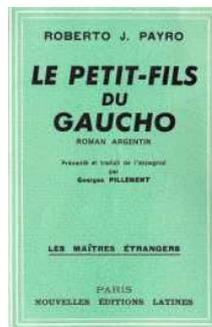
Ma candidature était proclamée et mon bureau à la préfecture de police, de même que ma maison particulière, étaient continuellement pleins de gens, d'amis adventices, éblouis par ma rapide fortune et à qui Zapata faisait les

honneurs, donnant le ton et la mesure dans le chœur de mes louanges et les faisant se gaver de maté doux, de genièvre à l'eau et de gâteau de miel. Ma gloire était à son apogée. J'étais, si ce n'est le plus important, un des personnages les plus importants de ma province : chacun m'assurait qu'il allait voter pour moi et me demandait quelque chose pour quand je serais à Buenos Aires, un emploi pour le fils ou le parent, une pension pour la veuve, l'orphelin ou la sœur d'un guerrier du Paraguay, qui, probablement, n'était pas sorti de chez lui, une recommandation pour être escompté à la banque, mon appui pour une demande de concession ou de privilège, des chaires dans les Collèges de l'Etat, dans les Ecoles Normales et même dans les Universités, pour tout ce que Dieu créa et qu'inventèrent les administrations humaines depuis que le monde est monde. On aurait dit que j'avais la corne d'abondance ou une baguette magique, et je crois que, pendant un certain temps, je fus plus entouré que Camino et, incontestablement, plus que Correa.

Je disais oui à tout le monde.

Quand on monte en politique, il faut acquiescer à tout ce que l'on vous demande. Il suffit de se réserver l'occasion d'agir qui arrive toujours à une époque indéterminée. Il suffit qu'elle puisse arriver trop tard pour les intéressés.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20DU%20GAUCHO.pdf>

[20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTIS
TIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip](#)

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>